

INTRODUCTION

Les patrons de maisons de commerce ont été, trop souvent, les laissés pour compte de l'historiographie de l'industrialisation française, plus encline à exalter le labeur de la classe ouvrière, la grandeur des capitaines d'industrie, le génie – ou le cynisme – des banquiers, que la réalité de ces hommes d'affaires qui œuvrent au quotidien. Ces hommes, acteurs de leur temps, savaient pourtant tisser des réseaux complexes, familiaux et professionnels, à l'échelle régionale mais aussi nationale ou internationale. Plus que de se livrer à *une* entreprise, ils se livraient à *des* entreprises, objets d'associations d'intérêts non durables, vastes spéculations, dont le profit se mesurait à l'aune des risques encourus¹. Ces entrepreneurs, développant une forte créativité novatrice, sont le terreau fertile sur lequel la France a bâti sa croissance économique, pourtant l'histoire les a souvent oubliés. Cela n'a rien d'étonnant. Tous ne furent pas des bâtisseurs d'empires², loin de là. Dans les livres d'histoire, leur place est partout et nulle part, « hormis quelques monographies familiales souvent introuvables, toujours confidentielles, et certains ouvrages économiques où leurs silhouettes se profilent épisodiquement »³. Pour Patrick Verley, les innombrables petites et moyennes entreprises qui ont constitué le tissu industriel moyen des pays occidentaux sont irrémédiablement inconnues, hormis quelques informations statistiques globales et quelques archives d'entreprises conservées, à partir desquelles les historiens s'efforcent de reconstituer un savoir cohérent, lorsqu'ils arrivent à les débusquer⁴.

Durant des décennies, l'historien de la société ou de l'économie a préféré travailler sur les groupes, les grandes tendances. Il fallait défricher, déblayer un terrain peu connu, souvent entaché par un débat politique manichéen. Il fallait établir des modèles, définir des concepts, proposer une lecture globale sur laquelle s'appuyer, quitte à la remettre en question, souvent dans le cadre de monographies plus ou moins « passives »⁵. C'est pourquoi le portrait, genre

1 Patrick Verley, *Entreprises et entrepreneurs du XVIII^e siècle au début du XX^e siècle*, Paris, Hachette Supérieur, 1994, p. 3.

2 Marcel Courdurié et Guy Durand, *Entrepreneurs d'empires*, Marseille, CCIMP, coll. « Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX^e-XX^e siècles », 1998.

3 Roland Caty et Éliane Richard, *Armateurs marseillais au XIX^e siècle*. Marseille, CCIMP, coll. « Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX^e-XX^e siècles », 1986, p. 9.

4 Patrick Verley, *Entreprises et entrepreneurs... op. cit.*, p. 8.

5 Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, coll. « Hautes Études », 1996.

difficile, fut longtemps dévalorisé. Rappelons tout de même qu'avant de faire une véritable volte-face en publiant en 1995 son magnifique *Saint Louis*, Jacques Le Goff, ainsi que Pierre Nora, dans leur ouvrage *Faire de l'Histoire*, publié en 1974, y voyaient un champ hybride, ascientifique, qui méritait d'être voué aux gémonies. La biographie, selon eux demeurait l'apanage des seuls « vulgarisateurs de bas étage » et des « plumentifs de l'historiette »⁶. Jamais un historien sérieux ne s'y serait égaré.

14

Depuis moins d'une quinzaine d'années, le genre biographique refait surface. Pourquoi un tel renouveau ? La raison en paraît simple : après avoir construit des modèles socio-économiques complexes, les historiens les confrontèrent à une réalité qui leur résistait et mettait en évidence le rôle des individus. Qui d'autre mieux que l'entrepreneur – ou son entreprise – permet de saisir la complexité, à échelle humaine, de l'évolution du temps économique ou social du monde de l'entreprise ? L'histoire économique, déshumanisée, mise en équations, en théorèmes, quantitative à souhait mais dépourvue de « chair sur le squelette », redécouvre, avec la biographie, le temps de l'entrepreneur, celui qui lui a donné vie et consistance. L'histoire, même économique, est le fruit de l'évolution humaine, pas d'une société simplement sérielle, informatisée, mathématisée. Avec le retour de l'homme au cœur des recherches, la biographie a surtout montré que vouloir enfermer un être humain dans des schémas préétablis est une erreur. Pourtant, ce sont ces personnalités complexes qui, à leur niveau, ont construit cette apparente cohérence que le recul semble nous révéler. Les économistes, lorsqu'ils confrontent les théories macro-économiques aux réalités micro-économiques, connaissent les mêmes problèmes. Alors que l'histoire marxiste connaissait une sérieuse remise en cause, en synchronie, à la fin de la décennie 1970, le développement de la *microstorie* italienne autour des travaux de Carlo Ginzburg et de Giovanni Levi apportait une autre façon de faire de l'histoire et de penser le social⁷. De plus, le *Cultural turn* venu du monde anglo-saxon allait irriguer l'histoire culturelle et lui donner une dimension que n'avait pas encore l'histoire dite « des mentalités ». C'est la combinaison de ces changements qui a permis une réémergence de la biographie qui emprunte désormais à son complément méthodologique, la prosopographie⁸.

Prendre en compte l'irrationnel individuel est la gageure à laquelle se heurte le chercheur en sciences humaines. Il ne s'agit pas pour autant de dénigrer les recherches antérieures. Sans elles, nous ne pourrions aujourd'hui – comme

6 Éric Anceau, « Nouvelles voies de l'historiographie politique du Second Empire », *Parlement(s), Revue d'histoire*, n° HS 4, 2008-3, p. 10-26, ici p. 13-14.

7 Jacques Revel, *Jeux d'échelles...*, *op. cit.*, p. 14 sq.

8 Dominique Barjot (et al.), *Entrepreneurs du Second Empire*, Paris, PUPS, coll. « Roland Mousnier », 2003.

demain nos héritiers – faire évoluer l’histoire au rythme de nos interrogations. Comme le rappelle Jean-Noël Jeanneney, « on retrouve l’impétueuse nécessité, à chaque génération, de mener l’étude approfondie et monographique de quelques personnages clés qui sont installés aux carrefours de plusieurs mondes »⁹. Plus encore, il faut pouvoir, lorsque les sources le permettent, faire émerger de l’ombre ces entrepreneurs oubliés par l’histoire. Or, ces témoignages existent puisque l’homme de commerce écrit et laisse des traces utiles à l’historien. La difficulté tient au fait que peu d’entre elles sont accessibles parce que restées dans le domaine privé, familial. Cela est regrettable car ces patrons sont autant de baromètres, de marqueurs de leur époque. Encore trop rares sont les descendants qui ont le courage de confier leurs archives familiales à l’analyse critique de l’historien. Ce genre impose un climat de confiance entre les dépositaires et le chercheur pour, enfin, exploiter les richesses de ces sources dormantes, même si elles ont des limites. L’homme y apparaît dans toute sa complexité, ses angoisses, ses ambitions, ses choix, à la fois familiaux et professionnels. Bref, sa vie d’homme.

Le genre biographique, tel que les chercheurs autour de Marcel Courdurié l’ont formalisé dans le domaine des entrepreneurs¹⁰, repose sur des règles que nous nous proposons de suivre. Nous avons fait le choix de la chronologie, une grille de lecture simple, séquences relatives aux origines, à la formation, au milieu professionnel et social en essayant de distinguer particulièrement les réseaux professionnels, familiaux et amicaux. Cependant, notre présent travail se présente sous une forme particulière, puisqu’il comporte trois générations d’entrepreneurs, trois patrons, plus ou moins oubliés. Avec un tel champ historique, qui commence en 1720 sous Louis XV et s’achève en 1878 à la veille de la victoire de « la République des Jules », la logique chronologique s’imposait à nous. On ne découpe pas en morceaux thématiquement choisis la vie d’un homme si l’on veut comprendre son évolution, ses choix, ses ruptures. Elle ne peut être que globale.

L’histoire de *Desgrand père & fils*, racontée à l’aune des parcours de ses patrons, n’aurait jamais été possible sans la confiance que nous a accordée Paul Feuga, qui détenait dans ses archives les papiers Desgrand. La richesse de ce fonds a permis la reconstitution des cursus individuels et nous a fait apparaître tout l’intérêt d’entreprendre cet ouvrage. Il s’agit d’une entreprise personnelle, familiale, typique de la structure économique et sociale française, dont Rothschild constitue l’archétype. Ce travail est donc opportun, d’autant que

9 Jean-Noël Jeanneney, *L’Argent caché. Milieux d’affaires et pouvoirs politiques dans la France du xx^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1984.

10 Marcel Courdurié et Guy Durand, *Entrepreneurs d’empires*, op. cit.

ces sources nous permettent une analyse sur les XVIII^e et XIX^e siècles. Au début de nos travaux, nous nous étions intéressé dans le cadre de notre thèse¹¹, au marchand de soie Paul Desgrand, avec le dessein de rédiger un article consacré au marché lyonnais des grèges¹² asiatiques. L'essentiel alors était de comprendre comment cet homme avait été le premier, en 1852, à importer en droiture en France des grèges chinoises et quels réseaux avait-il mobilisés. Ceci se fit à la fin des années 1990, dans le cadre de nos travaux de doctorat consacrés aux réseaux des marchands de soie lyonnais en Extrême-Orient au XIX^e siècle.

16

Lorsque nous commençons ces travaux, dès notre maîtrise en 1993, l'étude des réseaux était encore balbutiante chez les historiens bien qu'elle ait commencé à émerger trente ans plus tôt dans d'autres domaines des sciences humaines (sociologie et géographie), en particulier dans le monde anglo-saxon. Dès lors, ce paradigme fit l'objet d'un courant de recherches spécifique. L'introduction d'*Internet* n'a fait qu'amplifier cet engouement et a, largement, contribué à mettre en lumière une pratique sociale courante et ancienne. Bien évidemment, les hommes d'affaires des siècles précédents pratiquaient tous, au quotidien, cette culture de l'échange et du service rendu. Tout n'est donc pas affaire de modes. L'émergence des « historiens des réseaux », indéniablement fils de leur temps, reflète bien les questions de nos contemporains. Au début des années 2000, le réseau s'est imposé comme une évidence dans les sciences sociales :

Il est impossible aujourd'hui d'étudier une famille, un groupe, une communauté sans partir des individus eux-mêmes, de leur pratique, de leur comportement, de leurs relations et du même coup faire sien l'arsenal méthodologique de la micro-histoire : la reconstitution biographique, les configurations relationnelles, l'analyse de réseau¹³.

Pour tout ce qui touche à la reconstitution familiale, le réseau est une échelle d'analyse omniprésente. Pour Claire Lemerrier, l'une des premières historiennes françaises à essayer de définir de façon épistémologique le concept de réseau, il dénote, certes, un intérêt évident pour

le poids des relations, des liens sociaux, pour ce qu'ils facilitent ou empêchent en termes de comportements, pour ce qu'ils révèlent d'une structure sociale,

11 Jean-François Klein, *Soyeux en mer de Chine. Stratégies des réseaux lyonnais en Extrême-Orient (1843-1906)*, thèse d'histoire contemporaine, tapuscrit, dir. Claude Prudhomme, Université Lyon-2, 2002, à paraître.

12 Soies brutes.

13 Jean-François Chauvard, « Source notariale et analyse des liens sociaux. Un modèle italien ? », dans Vincent Gourdon, Scarlett Beauvalet et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Liens sociaux et actes notariés dans le monde urbain en France et en Europe*, Paris, PUPS, 2004, p. 87-108, cité par Claire Lemerrier, « Analyse de réseaux et histoire de la famille : une rencontre encore à venir ? », *Annales de démographie historique*, n° 109, 2005-1, p. 7-31, ici p. 7.

de hiérarchies ou de frontières entre groupes, ou encore pour les rapports entre différents types de liens – familiaux, professionnels ou de voisinage –, et la façon dont les acteurs choisissent de les orienter pour atteindre leurs buts [...]. Pour autant, certains s'inquiètent aujourd'hui d'une vision trop simpliste, trop réifiée, de ces groupes parentaux au-delà du ménage. Le mot « réseau » recouvre ainsi beaucoup de notions, trop peut-être, tant il finit par être employé comme synonyme de « groupe », « famille élargie » ou « sociabilité »¹⁴. Cependant, « Il est vrai que, les applications de l'analyse de réseaux à l'histoire s'étant faites de façon non concertée, il n'existe pas de façon simple de les repérer »¹⁵.

Claire Lemerrier invite de fait les historiens qui usent de ce concept de le faire en usant plus et mieux des règles méthodologiques fixées par les maîtres de la *NetWork Analysis*.

Qu'entend-t-on au juste par « réseau » ? Le terme a désigné durant des siècles un filet, un ouvrage formé d'un entrelacement régulier de fils ou de ficelles. Il a ensuite échappé à son acception textile pour pénétrer les rubriques de l'anatomie, de l'électricité, de la physique, de l'informatique, de la géographie et, pour ce qui nous intéresse, de l'histoire et de la sociologie. Les négociants, puissants ou non, sont tous des hommes de réseaux, en général proportionnellement à l'étendue de leurs pouvoirs. Tous pratiquent ce que nous appellerons une *sociabilité réticulaire*, que ce soit dans le domaine familial et/ou dans le domaine professionnel, les uns et les autres se recoupant parfois, ce qui renforce « l'épaisseur sociale » de l'individu étudié. Il devient un *acteur nodal*, celui auquel d'autres se connectent. C'est ainsi qu'apparaît la *multiplicité*, c'est-à-dire le fait d'entretenir des liens d'ordres différents avec les mêmes personnes. Il est souvent recommandé de débiter l'étude d'un groupe par l'un de ces hommes nodaux et, partant de lui, de dérouler le fil afin de déconstruire – pour mieux le rebâtir – son ou, plutôt, ses réseaux. Ce sont ces connections discrètes et oubliées qui, souvent, déterminent l'influence de leurs acteurs¹⁶. Certes, notre méthode est empirique, mais elle a fait ses preuves.

Avant d'aller plus loin il convient de s'arrêter un instant et s'interroger. Qu'est-ce donc qu'un réseau et comment s'applique-t-il à l'étude de nos entrepreneurs ? Le tissu à mailles larges des débuts désigne désormais un mode

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*

16 Jean-François Klein, « Archives consulaires et études d'un réseau d'influences. Intérêts et limites », *Revue d'histoire consulaire*, hors-série n° 3, actes du colloque d'histoire consulaire de Lyon, « Les archives consulaires », juillet 2001, p. 62-65. Voir, surtout, notre conclusion dans l'ouvrage collectif Hubert Bonin, Catherine Hodeir et Jean-François Klein (dir.), *L'Esprit économique impérial (1830-1970). Groupes de pression et réseaux du patronat colonial en France et dans l'Empire*, Paris, SFHOM, 2008.

d'organisation spécifique. Le réseau est d'abord, selon le philosophe Gabriel Dupuy¹⁷, une organisation des différences qui crée des liens entre diverses entités. Il fait émerger de l'anonymat des individus qui ont, entre eux, certaines affinités. Les réseaux de relations sociales, d'après Norbert Elias, « sont un mouvement perpétuel, tissant et défaisant inlassablement des relations ». C'est effectivement ainsi que l'individu issu d'un réseau de relations humaines qui existait avant lui s'inscrit dans un réseau de relations qu'il contribue à former. L'action d'un individu est ainsi conditionnée par son insertion au sein du réseau.

Il fait partie des chaînes que constituent les autres, et chacun des autres – directement ou indirectement – fait partie des chaînes qui le lient lui-même. Ces chaînes ne sont pas aussi visibles ni tangibles que des chaînes de fer. Elles sont plus élastiques et changeantes, mais elles n'en sont pas moins réelles et, certainement, pas moins solides¹⁸.

18

Cependant, si le réseau est organisateur, il s'oppose à la structure établie. Ainsi le réseau n'est pas un groupe de pression. Il le précède, en permet la construction, mais du moment où il se formalise, il n'est plus un réseau. En revanche, tout groupe de pression à un nombre plus ou moins important de réseaux qui lui sont connectés. Plus les connections sont importantes, plus le groupe de pression est influent. Le réseau, par définition immatériel, joue avec les contraintes institutionnelles et géographiques. C'est ce qui fait sa force et, tout à la fois, les délices et le cauchemar de l'historien.

Dans l'étude qui nous préoccupe, nous souhaitons comprendre comment Paul Desgrand, issu d'une famille ardéchoise de négociants en textiles qui avaient commencé sous Louis XV par la vente de cotonnades imprimées, était arrivé à devenir un des pionniers de l'aventure des soyeux lyonnais en mer de Chine au XIX^e siècle. Pour ce faire, il était nécessaire de remonter le fil et s'attacher, à la fois, aux legs professionnels et familiaux ainsi qu'à l'évolution du marché des textiles dans la région rhodanienne. Pour cela, les archives privées des patrons de la société *Desgrand père & fils* ont été un terrain solide sur lequel s'appuyer, d'autant qu'elles présentent une richesse impressionnante. Elles font apparaître assez précisément les trois générations d'entrepreneurs qui se sont succédé à sa tête. Elles permettent surtout de se faire une idée assez précise de l'évolution de l'entreprise et de son adaptation aux bouleversements qui ont balayé le paysage économique et politique français de 1720 à 1878. Néanmoins, comme toutes les sources, elles présentent des lacunes, parfois même des incohérences qu'il a

17 Gabriel Dupuy, « Réseaux. Philosophie de l'organisation », *Encyclopedia Universalis*.

18 Blaise Galland, « Dynamique des réseaux et société », *Flux*, n° 13-14, 1993.

fallu combler, recouper à l'aide de l'analyse critique et, surtout, d'autres sources extérieures à la firme ainsi d'un lourd appareil bibliographique.

Notre dessein est donc ici de comprendre les ruptures et les continuités que connurent ces trois entrepreneurs dont les vies traversèrent tant de bouleversements. Comment ont évolué leurs méthodes commerciales et le marché du textile français de part et d'autre de la Révolution française ? Comment d'une petite entreprise locale, les patrons de *Desgrand père et fils*, ces maîtres du comptoir, réussit-elle sa connexion au monde¹⁹ ? Comment mettre en exergue la constitution d'un réseau familial et socioprofessionnel ? S'est-il transmis au cours des générations ? Dans ce cas, comment a-t-il évolué au cours d'un siècle marqué par de tels bouleversements politiques, économiques, culturels et sociaux²⁰ ? Tout au long de notre analyse, les trois générations de Desgrand nous apparaîtront dans leurs temps, leurs préoccupations et leurs questions.

19 Caroline Douki et Philippe Minard (dir.), « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique », dossier spécial de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* [RHMC], n° 54-4 bis, supplément 2007, p. 7-103.

20 Christopher Alan Bayly, *La Naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, Le Monde Diplomatique / Éd. de l'Atelier, 2007.